

On ne Badine pas avec l'amour,
Alfred de Musset, Acte II, scène 5, 1834.

Alfred Musset (1810-1857) est un des écrivains romantiques français les plus connus. Il rencontre le succès tout d'abord en tant que poète et, plus tardivement en tant que dramaturge. L'écriture d'*On ne Badine pas avec l'amour* correspond à une période marquée par une relation passionnée et orageuse avec George Sand entre 1833 et 1835 le couple s'aime et se déchire. Dans ce passage Perdican réagit à la crainte de Camille qui, se fiant aux discours des sœurs du couvent, ne veut s'engager en amour par peur de souffrir. L'exposé du jeune homme fait entendre les doutes sur les qualités des hommes et des femmes, sur leur aptitude à réussir une union mais il exprime aussi la nécessité absolue de prendre le risque d'aimer. Cette argumentation est d'autant plus riche et complexe que quand Perdican parle, c'est souvent Musset que l'on entend, et qui plus est, un Musset qui parle avec les mots de George Sand (cf lettre du 12 mai 1834)¹.

Musset est l'auteur d'un texte essentiel pour comprendre le romantisme : *La Confession d'un enfant du siècle* (1836), et d'au moins une pièce de théâtre majeure : *Lorenzaccio* (1834)

Lecture

L'unité de l'extrait : Une fin de scène et une fin d'acte qui résume efficacement la pensée de Musset sur le rôle des couvents et celle de Perdican sur l'amour.

Le mouvement : Une première réplique pour dénoncer la manipulation, une courte intervention de Camille qui interrompt la tirade et la recentre sur la leçon personnelle et définitive que Perdican veut donner à Camille. .

Les questions : Comment Musset parvient-il à montrer que l'amour est un risque à prendre ? Comment Musset rend-il efficace l'argumentation de son personnage ?

Première réplique de Perdican : (Perdican attaque Camille et le couvent)

Elle commence par une interrogation rhétorique. L'adjectif « malheureuse » et le choix du mot « fille » expriment le jugement du « Docteur » Perdican qui fait la leçon et domine apparemment l'échange : opposition dans la taille des répliques. Les deux phrases suivantes sont encore des interrogations. Le croisement (Chiasme) entre mensonge et amour, exprime l'inversion des valeurs qui met le mensonge au cœur de l'amour. La formule choc « le mensonge de l'amour divin » traduit bien la vision négative du couvent et de l'éducation religieuse. La différence vierge/ femme indique une faute et un mélange dangereux (comment oser si toutes les voix chantent l'échec à l'unisson). Musset dénonce un endoctrinement. Perdican essaie de rendre sa leçon vivante, il s'emporte (4 exclamations complètent les 3 interrogations.) Perdican est dans un rôle de professeur, il dénonce « la leçon » qui a été faite à Camille, il dit l'avoir prévu... Camille est celle qui, nourrie d'une idée, doit écouter l'idée contraire. Perdican évoque quelques généralités mais c'est bien de Camille qu'il parle comme le montre l'anaphore en « tu ». La métaphore du masque insiste sur le caractère faux de cette éducation. Camille devient une statue, un être de plâtre. La mention du « masque » n'est jamais neutre au théâtre. Cet objet est à l'origine de la notion de personnage. Il permet de montrer que Camille « joue » un rôle écrit par d'autres. Le masque c'est l'ambiguïté du théâtre : se montrer en se cachant. Remarque hypocrite de Perdican sur le baiser « de frère ».

Relance de Camille :

La tirade est interrompue par quelques mots de Camille qui remettent son personnage au cœur de la scène et au cœur du propos. La conjonction « ni » poursuit la pensée de Perdican et lie cette réplique à ce qui précède, comme le « n'est-ce pas » qui n'est pas ici une question mais qui fonctionne comme un adverbe attend une réponse positive. Avant cette interruption le dernier mot était « elles », après, la tirade reprend par « Adieu, Camille ».

Deuxième réplique de Perdican : (Il expose son idée de l'amour et de la vie)

Le premier mot est « Adieu », début original et en rapport avec la religion. Perdican utilise l'impératif donne des ordres et exagère « hideux, empoisonnée ». Il va même jusqu'à dicter à Camille les paroles

¹ *Peut-être ton dernier amour sera-t-il le plus romanesque et le plus jeune. Mais ton cœur, mais ton bon cœur, ne le tue pas je t'en prie. Qu'il se mette tout entier dans tous les amours de ta vie afin qu'un jour tu puisse regarder en arrière et dire comme moi "J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelques fois... mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui.*

lettre de George Sand à Musset, 12 mai 1834

qu'elle devra tenir. Après les deux points, le passage est célèbre et exprime la pensée de Perdican, de Musset et de George Sand. La réplique est construite en trois phrases. La première est très longue, faite d'accumulations dépréciatives sur les hommes puis les femmes, puis de références imagées sur le monde (égouts, phoques). La phrase est marquée par une opposition forte (; + mais). Le vocabulaire devient religieux ensuite : sainte et sublime. Le mot « union » sonne comme une conclusion, une transformation des deux êtres négatifs (intensifs « si ») en une réussite. De chaque côté du « mais », la reprise du mot « monde » exprime parfaitement l'inversion (de l'égout/ à la chose sainte). La deuxième phrase utilise le « on » pour établir une vérité générale (marquée aussi par la répétition de « souvent » et le rythme ternaire qui en découle. Les guillemets présentent une pensée empruntée mot pour mot à George Sand.)

Conclusion :

Musset parvient, grâce à Perdican et aux paroles de son ancienne maîtresse, à donner un avis important sur l'amour. Il s'agit d'une vision hautement romantique : l'amour est un risque. En amour on peut souffrir mais « rien ne nous rend si grand qu'une grande douleur ». Perdican ne nie pas le risque ni les défauts des êtres humains : il fait de ce risque une raison de vivre.